

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle en France, aux États-Unis, en Allemagne et en Grande-Bretagne

Maurice Frydland*

QU'EST-CE QUE la télévision ? un meuble ? un robinet à images ? un moyen de transmission ? Probablement tout cela à la fois. Mais c'est surtout le vecteur culturel le plus important de cette fin de XX^e siècle et du début du XXI^e. Je m'explique. Vous habitez en France une sous-préfecture de 30 000 à 40 000 habitants : pas de campus universitaire, les villes les plus importantes autour de 80 000 habitants sont à plus d'une heure de voiture... Question : comment allez-vous vivre votre culture au quotidien ?

Revue de détails. Vous voulez acheter un livre ? Seuls les livres de la maison de la presse sont disponibles, pas de librairie traditionnelle, le bouquin qui n'est pas un best-seller doit être commandé et payé d'avance ! Disques : pas de Fnac ni de Virgin. À la rigueur, un centre commercial avec des « tubes » en vrac. L'installateur de radio et télévision peut faire office de disquaire : on peut lui passer commande d'un concerto de Mozart qui arrivera quand il pourra !

* Réalisateur. On lui doit notamment *Le mystérieux docteur Cornélius*, un feuilleton de six fois une heure, d'après l'œuvre de Gustave Lerouge. Pour la première fois, le fantastique et le surréalisme s'invitaient à la télévision. *L'épingle noire*, autre feuilleton de six fois une heure, fut qualifié par Gérard Lefort, dans *Libération*, de « premier feuilleton gauchiste ». Mais on lui doit également un certain nombre de téléfilms comme *Le miel amer* d'après un scénario de Jean-Claude Grumberg, *Un été alsacien*, *L'homme de pouvoir*, histoire d'une machination politique, écrite par François Debré, *L'arme au bleu*, première fiction consacrée à la guerre d'Algérie à la télévision, *Assedicquement vôtre*, histoire de la dérive d'un cadre au chômage. Ces deux derniers films ayant représenté la France au prix Italia. Il est un des fondateurs du Groupe 25 images (groupe de réalisateurs de fictions pour la télévision). Il a également créé, avec Jacques Baudou, les *Rencontres internationales de télévision de Reims* – seizième édition en 2003 ; actuellement, il est administrateur de la SACD.

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

Cinéma : plus de cinémas dans les petites villes ; dans une ville comme Reims (200 000 habitants environ), certains films d'art et d'essai ne sont jamais distribués ! Théâtre : un théâtre municipal accueille quelques semaines par an les tournées à succès. Musique : mieux vaut oublier concerts et opéras...

Alors, que reste-t-il ? La radio, avec France Musique et France Culture (stations beaucoup plus écoutées en régions qu'à Paris), et la télévision. Une télévision riche, vivante, qui pourrait varier ses programmes, diffuser du théâtre (souvenons-nous d'« Au théâtre ce soir », à 20 h 30), des fictions et des films ambitieux : *L'odyssée de l'espèce* a récemment pulvérisé tous les indices d'écoute, record pour France 3 depuis la coupe du Monde de football de 1998... Ayez un peu confiance dans le public, messieurs les décideurs ! Le public a plus de talent qu'on ne le pense.

Cet instrument peut charrier le meilleur comme le pire. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? Soyons provocateurs : serions-nous condamnés à ne pouvoir choisir qu'entre « C'est mon choix » et Ardisson, « Le maillon faible » et « Loft Story » ? Pourquoi ce désespoir des créateurs et de tous ceux qui se passionnent pour cet instrument ?

Un peu d'histoire

Je voudrais tout d'abord revenir sur une expérience française bien spécifique, qui ne l'est pas bien sûr au moment de sa naissance, aux alentours des années 1930, lorsque quelques ingénieurs cherchaient à transporter des images... chimères ! Tout cela se passe du côté de la rue Cognacq-Jay, à Paris. Les anciens se souviennent : « À vous, Cognacq-Jay ! »... Question : à quelle autorité pouvait-on rattacher cet objet non identifié dont on était loin de soupçonner l'avenir ? La radio dépendait des PTT (on communiquait par radio, cela semblait logique) mais les images, il faut les transporter et, sauf exception, on ne communiquait pas par images ! On était loin alors d'imaginer Internet et les webcams... On décida de rattacher la télévision naissante à la radio, et donc aux PTT. D'où l'importance des hommes de télécommunication quand la télévision a commencé à se développer : les télécoms étaient dans la nécessité de construire les relais car, pour transporter les images (les ondes hertziennes étant très courtes), il faut beaucoup de relais et donc beaucoup de faisceaux, beaucoup d'ingénieurs, beaucoup de techniciens. Et ce qui compte, pour ces hommes de l'art, c'est la qualité du signal, ce qu'il transporte n'étant qu'accessoire. Nous sommes donc passés de la Radio diffusion française (RDF) à la Radio télévision française (RTF). Cette « culture télé-

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

com » va prévaloir très longtemps dans le monde de l'image et de la télévision. On a appelé cela le divorce entre les géomètres et les saltimbanques, et là se situe probablement un péché originel pour la télévision française.

Très vite, nos voisins anglo-saxons – BBC et grandes chaînes américaines ABC, CBS et NBC – ont compris que les images que l'on montrait étaient plus importantes que la manière dont on les montre. Par exemple, la télévision américaine noir et blanc ou couleur a toujours été d'une grande médiocrité technique par rapport à la nôtre. C'est seulement avec l'avancée définitive du numérique que les Anglo-Saxons ont franchi un pas décisif. Dans ces pays, très vite, les professionnels se sont emparé de l'instrument : par exemple, les journalistes et les artistes, d'où le poids de l'information audiovisuelle dans le monde anglo-saxon, un poids équivalent à celui de la presse écrite (un édito d'un présentateur journaliste comme King ou Reiser vaut un édito du *Washington Post* ou du *New York Times*). *A contrario*, en France, la presse audiovisuelle est plutôt brocardée. Dès les années 1920 à la BBC pour la radio puis pour la télévision balbutiante des années 1930, la devise était : « Informer, distraire, éduquer. » Aujourd'hui, pour ceux qui peuvent regarder la BBC sur BBC Prime, nombre d'émissions sont accompagnées du label « *Learning TV* » ou « *Open University* ». Pas besoin de cinquième chaîne. Dès ses origines en Grande-Bretagne, la BBC a toujours été indépendante des gouvernements, avec un statut très précis. Quant aux États-Unis, le problème ne s'y posait pas pour les « chantres » du libéralisme.

Malgré les changements dans le monde de l'audiovisuel, les services publics sont forts en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Scandinavie, flottants en France et désastreux au sud de l'Europe : problème culturel, probablement ! En France, le rôle des pouvoirs publics est à l'origine de l'exception culturelle. On a réussi à sauver notre cinéma national, malgré les attaques américaines, grâce à la loi d'aide et le soutien financier (ce qui rend fous les Américains). C'est pourquoi peu d'hommes d'images se sont intéressés à la télévision. En revanche, alors que le cinéma anglais disparaissait, de même que le cinéma allemand, tous les nouveaux cinéastes de ces deux pays allaient être formés par la télévision : Frears, Boorman, Wenders, Fassbinder...

En France, seuls des pionniers allaient s'intéresser à ce nouveau média et, très souvent, s'opposer à des technocrates qui entendaient tout réinventer, tout régler. Ainsi, au départ, les géomètres (qui tenaient les cordons de la bourse) ne savaient pas comment payer les acteurs... À la radio, on les payait à la ligne. Très bien. Ils décidèrent de faire de même à la télévision. Mais un beau jour, dans « Une dramatique » (transmission d'une fiction en direct des studios des Buttes

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

Chaumont), le rôle principal était celui d'un muet : catastrophe ! comment allait-on faire ? Pas de texte, seulement de la présence... Un géomètre redécouvrit alors la notion de cachet quotidien en inventant un nombre « idéal » de lignes !... Et il en fut de même pour les choix techniques qui ont suivi, technocratiques bien sûr, comme le 819 lignes (à l'écran, cette fois) alors que l'Europe était déjà au 625, le maintien du secam alors que le monde entier adoptait le pal et, plus récemment, le retard du câble en France en raison d'une fibre optique qui devait faire passer à la fois images, téléphone et signaux informatiques (nous avons pris alors un retard définitif quand le monde entier adoptait le câble de cuivre coaxial).

Ainsi, dans une coexistence pas toujours calme, se développèrent la RTF, puis l'ORTF, en faisant travailler une pépinière de talents : Averty, Bluwal, Lorenzi, Barma, Santelli, Badel, Tchernia, Desgraupes, Dumayet, et j'en passe. Des émissions populaires, une censure tatillonne. Il fallait ruser avec le pouvoir gaulliste. On assiste à la naissance de la fabuleuse école documentaire française : Éliane Victor avec « Les femmes aussi », « Cinq colonnes à la une », Bringuier, Knapp, Labarthe et « Cinéastes de notre temps », « Dim, dam, dom » et Daisy de Gallard, les émissions scientifiques, Paul Ceuzin et Michel Treguer, polytechnicien saisi par l'image. C'est notre histoire. Les créateurs vivaient sur un petit nuage. Certains films sont même devenus des classiques – je pense au *Don Juan* de Bluwal... Tous ces hommes se sentaient portés par une foi dans ce nouvel instrument. L'enthousiasme était là. L'argent manquait, mais ces gens avaient l'impression de tout inventer. C'était l'époque des grands directs comme « La caméra explore le temps » ou « En votre âme et conscience », avec une seule chaîne. Le spectacle télévisuel était un événement. « Cinq colonnes à la une », bravant les pouvoirs publics, filmait la guerre d'Algérie et vidait les salles de cinéma le soir de sa diffusion – les trois Pierre (Desgraupes, Dumayet, Lazareff) offraient près de deux heures de reportage pur et dur.

Mais certains éléments sont venus gâter le paysage. Tout d'abord, l'introduction de la publicité à la télévision au lendemain de 1968 revenait à faire entrer le loup dans la bergerie. Il y eut aussi la grève des T2 en 1974, que tout le monde a oubliée aujourd'hui. En 1974, pendant la campagne électorale de Valéry Giscard d'Estaing, une catégorie du personnel appelée (selon le libellé de la grille des salaires) les T2, une cinquantaine de personnes sur les 16 000 que comptait l'ORTF, a décidé de se mettre en grève. Cette catégorie pouvait provoquer l'écran noir en abaissant une manette, ce qu'elle fit sans aucun état d'âme : plus d'image sur les deux chaînes, écran noir pendant des semaines. Giscard ne pardonna jamais au personnel de l'ORTF et, dès l'été 1974, cassa l'Office pour créer trois chaînes de

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

diffusion : TF1, Antenne 2 et FR3, et aussi Radio France, l'INA, TDF (diffusion et relais) et la SFP (moyens de production). La route était tracée pour la mort du service public. Le second coup de tonnerre fut d'abord la privatisation de TF1 en 1987 par François Léotard inventant le mieux-disant culturel ; ensuite, pour ne pas être en reste, la gauche créa la Cinq. (Rappelons-le au passage, nous sommes le seul pays au monde où une chaîne privée fit faillite.)

Il était probablement nécessaire d'aménager le monopole, mais pas de cette façon, pas en cassant brutalement un formidable instrument. Aujourd'hui, les libéraux ont gagné et d'une manière ou d'une autre, malgré les déclarations lénifiantes, on va voir décroître l'influence du service public, car tout est un problème de financement. Mais nous y reviendrons.

Et si nous allions voir ailleurs ?

Bien sûr, nous n'avons rien à envier à la télévision espagnole ou italienne, avec la télévision berlusconienne et un service public attaqué de toutes parts. Pourtant, le pire n'est pas inéluctable. Si nous regardons ce qui se passe en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis, on peut réfléchir.

À tout seigneur, tout honneur. Commençons par le fonctionnement de la télévision britannique : une chaîne privée, ITV, qui fait fonction de FR3 en couvrant les régions, dont une branche privée très pointue, Channel Four, avec un cahier des charges précis (les minorités), et enfin, un service public fort (BBC1, BBC2, et depuis quelques jours, une petite sœur numérique hertzienne, BBC3). Pas de publicité, une redevance qui est le double de la nôtre (environ 250 euros par an), un apport des jeux de hasard pour compléter le budget. 16 000 personnes, radio comprise. L'information forme un pool. Les journalistes travaillent indifféremment pour BBC1, BBC2 ou la radio. Le département BBC Enterprise, dès que les émissions sont diffusées, vend tout en DVD ou vidéocassettes. L'équivalent de notre *Télé 7 Jours*, qui s'appelle *Radio Time*, est édité par la BBC. Tirage : plusieurs millions d'exemplaires. Imaginons Radio France éditant ses programmes ! Chaque film de fiction, chaque documentaire reçoit, après étude, un budget approprié. S'il le faut, on décide de travailler plus de deux ans sur « Suicide d'une nation » et cela devient un documentaire de quatre heures, vendu dans le monde entier. Aucun tabou sur le choix des sujets. Même démarche pour *Warriors*, une fiction à très gros budget sur la guerre en Bosnie. Il n'y a pas de budget type, mais des budgets appropriés, et des producteurs salariés par la BBC qui sont responsables du film. *Care*, primé aux Rencontres internationales de la

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

télévision de Reims, est un film moins cher, confié à un jeune réalisateur, Dominic Savage. Régulièrement, les films anglais, qu'ils soient privés ou publics, sont primés dans les festivals.

La télévision privée, dans le domaine de la fiction et du documentaire, est donc obligée de se maintenir au niveau du service public anglais – au contraire de ce qui se passe en France. Un succès de diffusion entraîne très rapidement la mise en place des films chez Virgin ou Master Voice (célèbre boutique d'Oxford Street). Ruth Caleb, l'une des dirigeantes de la BBC, me disait que la bagarre était chaude mais que le service public était en tête dans tous les domaines, y compris celui de l'information. Il suffit de regarder BBC World pour comprendre comment fonctionne une chaîne qui fait jeu égal avec CNN et qui laisse LCI loin derrière. Quant à la chaîne d'information continue du service public pour le monde entier... on en parle ! Pour autant, tout n'est pas toujours rose sur le service public. BBC connaît également la *trash TV* : « Le maillon faible » est d'invention anglaise. Les chaînes anglaises peuvent également détenir le monopole de la bêtise et de la vulgarité. Mais quand même, là où nous avons tout faux, les Anglo-Saxons connaissent une certaine réussite. Disons qu'il faut de tout pour faire une grille télé.

Chez nos voisins allemands, le service public est fort mais ne tient pas le haut du pavé. L'ARD, qui regroupe tous les landers, personnalise ses télévisions selon qu'elle est à Hambourg (NDR) ou Cologne (WDR), et la ZDF, deuxième chaîne nationale, est l'équivalent de notre France 2. À la tête de ces outils, de fortes personnalités comme Joachim Von Mengershausen, patron pendant des années de la fiction à la WDR, producteur de *Heimat*, découvreur de Wim Wenders ou de Lars von Trier, dont il était coproducteur pour *L'hôpital et ses fantômes* et ses longs métrages. On est loin de la timidité des décideurs français ! Nous avons pu le constater aux Rencontres de Reims (l'année dernière, un film allemand a reçu l'un des grands prix), nous assistons à une évolution constante de la qualité de la fiction allemande. Là aussi, on observe une forte redevance télévisuelle par rapport à la nôtre, et une pub qui n'existe plus sur le service public à partir de 20 heures. La publicité est bloquée entre 18 et 20 heures. À la BBC comme sur les chaînes allemandes, les publicitaires ne font donc pas la loi. On n'y fabrique pas de films en fonction des annonceurs. Autre élément intéressant pour la télévision allemande, elle exporte beaucoup. Ses programmes sont en particulier très prisés dans le monde anglo-saxon.

Venons-en enfin au cas des États-Unis, champion du libéralisme dans tous les domaines. Trois chaînes sont des empires, liés à

1. Martin Winckler, *les Miroirs de la vie*, Le Passage/Paris-New York Éditions (distribué par Le Seuil), 2002.

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

d'autres empires du genre Time Warner AOL : CBS, NBC, ABC, entièrement financées par la publicité, parfois difficiles à regarder pour nous, Européens, mais ces trois réseaux se livrent une concurrence féroce, faisant parfois assaut d'imagination dans la *trash TV* mais aussi dans la fiction de haut de gamme. Nous trouvons sur ces réseaux des téléfilms formidables, des séries extraordinaires ; rappelons seulement *Urgence*, *NYPD Blues*, *Homicide*, *Friends*, *The Practice*, *Maison Blanche*, etc. Si vous lisez le livre de Martin Winckler consacré aux séries américaines, *les Miroirs de la vie*¹, vous comprendrez pourquoi je ne m'y attarde pas.

Mais pour la télévision américaine, la cerise sur le gâteau, c'est certainement HBO. Nous entrons là dans le domaine de la *pay TV*. Vous voulez avoir une télévision de qualité ? il suffit de payer. Au départ, Home Box Office (HBO), c'était un peu notre Canal Plus : sports et films, mais sans publicité. (Aux États-Unis, quand vous payez, on ne vous impose pas la publicité. Mes amis américains ont toujours été scandalisés de voir des kilomètres de pub dans les salles françaises de cinéma !) Les responsables ont tenu le raisonnement suivant : plutôt que d'acheter des films très chers, pourquoi ne pas fabriquer nous-mêmes notre propre fiction ? Cela donne maintenant le plus formidable catalogue d'œuvres inédites à la télévision. On y retrouve les vedettes télé et toutes les stars hollywoodiennes (scénaristes, metteurs en scène, auteurs) travaillant pour eux sur des films que les grands studios ne pourraient pas produire (pas assez fédérateurs !)...

Aux Rencontres de Reims, nous avons rendu hommage à HBO. On avait le choix entre une trentaine de films, et on aurait pu tous les prendre : sujets ambitieux, romanesques, de société, historiques... Qui, au monde, pourrait produire un film sur la solution finale avec Kenneth Branagh dans le rôle de Heydrich ? HBO ! Et enfin, à mon sens, ce que l'on a pu voir sur le câble, *Les sopranos*, et surtout *Six Feet Under* (produit et conçu par Allan Ball, scénariste d'*American Beauty*), sont parmi les œuvres les plus importantes, cinéma et télévision confondus, produites ces dernières années.

C'est un fait qu'aux États-Unis, l'image fait partie de la culture. Elle est une référence, qu'elle soit cinéma, télévision ou bande dessinée. (Il suffit d'ailleurs de lire le dernier livre de Philippe Roth traduit en français, *la Tache*, pour comprendre l'interférence entre cinéma, télévision, bédé – à chacun de déterminer l'ordre – et littérature.) Mais ce qui est certain, c'est que, dans tous ces domaines, les décideurs sont des hommes du sérail ; peu de technocrates se trouvent à la tête de grands studios ou de chaînes TV (il n'y a pas d'équivalent de notre ÉNA là-bas). Cela ne veut pas dire qu'il soit facile de faire passer des projets. Il faut se battre, convaincre, mais apparemment, quand on a la ténacité, on y arrive. David Chase (*Les sopranos*)

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

me racontait qu'il a mis cinq ans pour faire aboutir le projet. Mais après, les moyens sont là, le financement suit, et la diffusion devient un événement national : en septembre 2002, pour sa quatrième saison sur HBO, *Les sopranos* faisait la une du *Washington Post*, du *New York Times*, de *US Today*, sans compter *Time* et *Newsweek magazine* !

Pour les champions du libéralisme, tout a un prix. Donc, pour des programmes de qualité, on paie. Mais le défi, c'est qu'il faut respecter le public (j'y reviendrai).

Pourquoi ce fossé entre notre télévision et celles de pays voisins ?

Notre télévision peut-elle donner naissance à des œuvres télévisuelles ou doit-on admettre que les « créateurs » qui travaillent pour la télévision n'écrivent ou ne filment que pour du vent ?

Différents facteurs sont en jeu. La télévision est multiple : sports, variétés, dessins animés, *talk-shows*, etc. Après bien des études, on constate néanmoins que la fiction est le genre préféré des téléspectateurs. Dans tous les classements, elle arrive devant le cinéma. Pourtant, parmi l'intelligentsia et la critique, quel mépris pour la fiction télévisée ! Ne dit-on pas d'un film cinéma médiocre que c'est un mauvais téléfilm ? On peut même dire qu'à part le public, en France, personne ne regarde la fiction à la télévision. Cette fiction est en butte au mépris persistant des maîtres à penser, des décideurs et des politiques pour qui c'est au cinéma, au théâtre, à l'opéra, aux concerts, au musée, au cirque, n'importe où mais surtout pas à la télévision, qu'est la création !

Je voudrais évoquer ici la réflexion collective d'un groupe de réalisateurs de fiction (le Groupe 25 images), qui ont formé une sorte de guilde et édité un petit livre intitulé : *Un film de...* Constatant que la fiction est bien une affaire de création, ils relèvent pourtant que la tendance des chaînes ne consiste pas à considérer les œuvres, mais à dégager les recettes du succès. Il s'agit en fait de décrocher le maximum de parts de marché en une soirée. Alors, fi de la diversité de création, vive le formatage ! *Happy end* à tous les étages, héros anti-conformistes s'abstenir : place aux héros récurrents, personnages invulnérables et positifs qui doivent séduire le maximum de téléspectateurs. Si c'est un flic, sa position de sauveur est légitime, mais si c'est un héros de la société civile (instituteur, kinésithérapeute, médecin, juge, brocanteur...), tout se complique. Les héros récurrents ont pris la place des films unitaires et originaux ! Ce sont des personnages convaincus du bien-fondé de leur mission, et il est évident que cette surenchère de héros moralisateurs sur les grandes

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

chaînes généralistes finit par donner une vision unilatérale d'un monde sans aspérité ni contradiction. Par ces images simplistes, la télévision fait écran à la réalité et n'est plus le témoin de son temps². Malheureusement, nos diffuseurs semblent se satisfaire d'audimats flatteurs qui garantissent de fortes recettes publicitaires.

Faut-il pour autant renoncer sur le service public à une véritable politique diversifiée autour de la fiction ? Les films unitaires (Arte mise à part, mais Arte est une chaîne franco-allemande) sont de plus en plus rares. Le flambeau est un peu maintenu par France 3. Depuis que les chaînes ont inventé le concept de « ligne éditoriale », le dispositif d'accueil des projets s'est réduit à presque rien. Il fut un temps où les créateurs avaient accès aux décideurs, proposaient des sujets... Dorénavant, le circuit est horriblement compliqué et les créateurs n'ont plus de contacts directs avec les décideurs.

L'une des solutions serait, comme à la BBC, de créer des unités de programmes autonomes, disposant de leur propre budget. Cela existait il y a vingt ans à Antenne 2. C'était déjà préconisé par un certain rapport Moineau et appliqué par un certain Pierre Desgraupes. Ce n'est pas la plus mauvaise télé que nous ayons eue ! On peut également regretter la disparition totale des créateurs dans toutes les instances de décisions. Pour gérer la fiction, on trouve des producteurs, des journalistes, des énarques... mais cherchez les auteurs !

S'agissant maintenant de la culture sur nos écrans, le récent rapport Clément est intéressant mais ne mène pas la réflexion jusqu'à son terme. Catherine Clément constate qu'un soir de grève, quand on avance « Campus », l'émission de Guillaume Durand, celle-ci double son audience. Pouvons donc le raisonnement un peu plus loin en nous appuyant sur quelques exemples.

Mis en scène par Jacques Weber et interprété par Gérard Depardieu, diffusé un dimanche après-midi entre 17 et 18 heures, *Ruy Blas* a rassemblé plus de trois millions de téléspectateurs. On peut imaginer que, depuis sa création, toutes les tournées, toutes les représentations possibles et imaginables de cette pièce n'atteindraient pas un tel chiffre ! *L'odyssée de l'espèce*, film de Jacques Malaterre (dont le conseiller scientifique est Yves Coppens), prestigieux documentaire diffusé en *prime time*, a eu plus de huit millions de téléspectateurs, un record absolu depuis la coupe du Monde de football de 1998. Diffusions ces mêmes émissions après 23 h 30, l'encéphalogramme (la courbe des auditeurs) est « plat » : même pas un petit million de téléspectateurs ! Il faut donc réfléchir à l'aménagement de la grille.

Une bonne télévision, c'est une grille intelligente et des émissions de qualité. Diffuser de bonnes émissions après 23 heures ne sert à

2. Merci à Jean-Luc Seigle, scénariste de talent, pour cet article du *Figaro* où j'ai puisé quelques idées.

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

rien ! On pourrait imaginer qu'un holding comme France Télévisions instaure une vraie complémentarité des programmes (ce que font BBC et BBC2) plutôt que d'aller se battre sur le terrain de la télévision commerciale. Pourquoi faire un journal télévisé à 20 heures sur France 2 alors que le 19/20 de France 3, très regardé, se termine à 20 heures ? Pourquoi aller se battre sur le terrain de TF1 ? On pourrait aussi repenser la grille des *prime time*. Cela nécessite beaucoup de courage et beaucoup d'imagination.

Heureusement, on peut rêver

Mais le rêve butte sur une réalité tenace : le sous-financement chronique du service public, une redevance faible, une publicité envahissante qui représente près de 60 % du budget de France Télévisions.

Actuellement, pour les heures de fiction, toutes chaînes confondues, la France arrive derrière l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie... En termes de budget, on passe – en ordre de grandeur – de 4 milliards de francs pour l'Allemagne à près de 3 milliards pour la Grande-Bretagne. Nous en sommes, nous, à 800 millions. Ceci explique cela. Je rappelais qu'à la BBC, il n'y a pas de norme budgétaire, chaque film étant l'objet d'une étude. En France – héritage culturel de l'ORTF –, on a des normes. Pour le service public, l'enveloppe fiction tourne autour des 7 millions de francs. Pour TF1, le budget fiction tourne autour des 9 millions de francs. Quant à M6, la petite chaîne qui monte, les budgets fiction y tournent entre 4 et 5 millions de francs. La production fiction de la télévision française, toutes chaînes confondues, a chuté de 20 % entre 1996 et 2001. On produisait 691 heures en 1996 et seulement 553 heures en 2001 (source Médiamétrie).

Si l'on veut un service public fort, il faut s'en donner les moyens. On ne peut pas fabriquer des programmes principalement voués à véhiculer la publicité. Le Groupe 25 images, la SACD et la SCAM ont réfléchi au financement du service public. On pense que, par un système adéquat de taxe sur le chiffre d'affaires des chaînes commerciales ainsi qu'une augmentation de la redevance et la taxation de l'espace hertzien (cela se pratique à l'étranger), on pourrait supprimer la publicité sur le service public. Ces propositions existent. Un groupe y a réfléchi. Cela a donné le rapport Martin, qu'on peut consulter sur le site de la SACD.

La télévision du secteur public a le devoir d'aider les auteurs à donner le meilleur de leur capacité créatrice et innovante, seule condition pour justifier son existence. Dans la politique actuelle de

Les géomètres et les saltimbanques. Un regard sur la fiction télévisuelle...

rivalité sauvage entre les chaînes publiques et privées, le téléspectateur finit par ne plus comprendre pourquoi il acquitte une redevance quand les programmes qu'il paie ressemblent à ce point à ceux que la publicité met « gratuitement » à sa disposition. La responsabilité de cet état de faits ne dépend pas seulement des ambitions des responsables des chaînes. Elle est entre les mains des pouvoirs politiques. Elle est dans un financement boiteux, qui prétend égaliser argent public et manne publicitaire. Elle est dans une insuffisante définition de la mission de France Télévisions !

Il est urgent, comme en Grande-Bretagne, de créer une différence entre les deux systèmes. N'ayant plus la même fonction, ils n'auront plus la même logique. Et, comme en Grande-Bretagne, on peut rêver d'un service public fort, pluraliste et exigeant, qui pourrait avoir un effet d'entraînement sur les télévisions privées ! Il faut cesser d'opposer la télévision de divertissement, forcément vulgaire, à la télévision culturelle forcément ennuyeuse. On se souvient du slogan de France Inter : « Écoutez la différence ». Un jour viendra peut-être où France Télévisions pourra dire : « Regardez la différence » ! Et n'oublions pas que la fracture sociale existe, mais que la fracture culturelle qui se profile est menace plus grave encore.

Maurice Frydland